

Pourquoi le concept de capitalocène est-il l'objet de controverses théoriques et épistémologiques ?

Jean-Marie Harribey

Journées d'études d'Espaces Marx Aquitaine Bordeaux Gironde
« Nouvelles pensées critiques et actualité de Marx pour de nouveaux horizons de civilisation »
17^e édition, Pessac, Campus de l'Université de Bordeaux, 3 au 7 décembre 2024

Le concept de capitalocène est né en opposition à celui d'anthropocène¹ pour signifier que la crise écologique était due à la logique de l'évolution du capitalisme. *A priori*, il devrait rassembler les chercheurs et penseurs se référant à Marx pour analyser les conséquences de l'accumulation du capital. Mais des controverses importantes traversent ceux-ci.

Pourquoi donc y a-t-il des controverses théoriques et épistémologiques sur le capitalocène au sein même du courant écomarxiste ? Qui plus est, certaines de ces controverses portent sur des catégories fondamentales de Marx.

Une première discussion renvoie au rapport que les humains entretiennent avec la nature.

Une deuxième discussion porte sur la catégorie fondamentale de valeur. Peut-elle s'appliquer à la nature ?

Une troisième discussion porte sur le travail, autre catégorie fondamentale de Marx : peut-elle être étendue aux animaux et à la nature, c'est-à-dire aux non-humains et aux choses matérielles, telles que les fleuves, les forêts, les montagnes, les océans... ?

1. Le rapport homme/nature ou société/nature

Dès ses premiers travaux, Marx a insisté sur le lien métabolique qui unissait l'humanité à la nature et que le capitalisme avait tendance à rompre. On trouve cela dans de nombreux textes.

« La nature, pour autant qu'elle n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non organique de l'homme. L'homme vit de la nature – ce qui signifie que la nature est son corps, et qu'il doit maintenir des rapports constants avec elle pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est liée à la nature ne signifie rien d'autre que la nature est liée à elle-même, car l'homme est une partie de la nature. »²

« En tant qu'il produit des valeurs d'usage, qu'il est utile, le travail, indépendamment de toute forme de société, est la condition indispensable de l'existence de l'homme, une nécessité éternelle, le médiateur des échanges organiques entre la nature et l'homme. [...] Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature, un acte dans lequel l'homme harmonise, règle et contrôle par sa propre action, ses échanges organiques avec la nature. »³

¹ L'anthropocène est un concept qui a été popularisé par le chimiste Paul Crutzen et le biologiste Eugene Stoermer (« The "Anthropocene" », *Global Change*, Newsletter, n° 41, May 2000), pour désigner une nouvelle ère géologique, après celle de l'holocène qui couvrait les 10 000 dernières années, marquée par les conséquences des activités humaines sur les écosystèmes terrestres. Au sein de la Commission internationale de stratigraphie, la sous-commission de stratigraphie du Quaternaire a mis en place un Groupe de travail sur l'anthropocène. À la suite d'une discussion, les scientifiques ont (provisoirement ?) décidé en 2024 qu'ils ne pouvaient valider le concept d'anthropocène. L'Union internationale des sciences géologiques devrait également donner son avis (information rapportée par Stéphane Foucart, *Le Monde*, 3 avril 2024).

² K. Marx, *Économie et philosophie, Manuscrits de 1844*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome II, 1968, p. 62.

³ K. Marx, *Le Capital*, Livre I, 1867, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome I, 1965, p. 570, 727 et 1648.

« C'est seulement avec lui [le capital] que la nature devient un pur objet pour l'homme, une pure affaire d'utilité; [elle] cesse d'être reconnue comme une puissance pour soi; et même la connaissance théorique de ses lois autonomes n'apparaît elle-même que comme une ruse visant à la soumettre aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production. »⁴

Cette problématique présente chez Marx jusque dans les dernières années de sa vie a bien été documentée, récemment par Marcello Musto⁵ et Kohei Saito⁶, et plus anciennement par Paul Burkett⁷ et John Bellamy Foster⁸. Rappelons aussi que Marx a intégré les lois de la thermodynamique que Rudolf Clausius avait énoncées en 1864.

Tout cela devrait constituer le fonds commun de tous ceux qui se réclament à la fois de Marx et de l'écologie. Mais, entre temps, les travaux des anthropologues ont provoqué une « rupture ontologique » du monde. En particulier, Philippe Descola et Eduardo Viveiros de Castro, puis Bruno Latour, ont avancé l'idée qu'il existait différents mondes et donc différentes manières d'être au monde. Ils concluent par un refus de la coupure société/nature que la modernité occidentale a semblé imposer. Ainsi, la vision traditionnelle de la relation que l'homme occidental, l'homme des Lumières, a nouée avec la nature a été très critiquée, notamment sous l'impulsion de Descola⁹.

C'est ce point qui sépare les écomarxistes entre eux. Ainsi, Jason W. Moore¹⁰ a bâti sa théorie de *l'écologie-monde du capitalisme* en récusant fermement « la dualité Humain-Nature » et en fustigeant « la réticence à admettre que les organisations humaines – dont relève le capitalisme – font partie de la nature ». Moore mène cette critique sur le terrain méthodologique et épistémologique. « Les sciences sociales, écrit-il, se sont bâties non seulement sur le postulat de la fragmentation et de l'autonomie des sphères (culture, politique, économie, etc.), mais aussi sur l'exceptionnalisme humain. Depuis deux siècles, la pensée sociale est structurée par l'idée selon laquelle les rapports humains sont distincts de la nature mais aussi indépendants du tissu de la vie. »¹¹

Moore relie cette conception à la critique de l'anthropocène : « Les dualismes Homme-Nature présupposent ce qu'il s'agit d'expliquer : comment en est-on venu à une séparation qui, à l'évidence, n'existe pas. Ils confondent les mouvements historiques de la modernité (l'aliénation, par exemple) avec des abstractions philosophiques (la "séparation d'avec la nature"). Ils évacuent le caractère profondément, intimement poreux ou perméable de la socialité humaine, dont les formes sont spécifiques, inégales et distinctes. Les dualismes Nature-Société ne peuvent saisir la manière dont les flux de la vie, humaine et extra-humaine, se lient et s'entremêlent ; ils nous empêchent de nous interroger sur le tissu conjonctif de la socialité humaine. »¹²

⁴ K. Marx, *Grundrisse, Manuscrits de 1857-1858*, Paris, Éd. sociales, tome I, 1980, p. 349.

⁵ M. Musto, *Les dernières années de Karl Marx, Une biographie intellectuelle 1881-1883*, Paris, PUF, 2023.

⁶ K. Saito, *Moins ! La décroissance est une philosophie*, Paris, Seuil, 2024.

⁷ Paul Burkett, *Marx and nature: a red and green perspective*, London, Palgrave Macmillan, 1999 ; *Marxism and ecological economics, toward a red and green political economy*, Boston, Brill, 2006.

⁸ J.B. Foster, *Marx écologiste*, Paris, Amsterdam, 2011. Recension dans J.-M. Harribey, « La portée écologiste de l'œuvre de Marx », *Actuel Marx*, n° 52, 2^e semestre 2012, p. 122-129 ; <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/soutenabilite/ecologie-marx-foster.pdf>.

⁹ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

¹⁰ J.W. Moore, *L'écologie-monde du capitalisme, Comprendre et combattre la crise environnementale* (Paris, Éditions Amsterdam, 2024, traduction de Nicolas Vieillescazes, préface de Paul Guillibert). Voir recension dans J.-M. Harribey, « Le capitalocène de Jason W. Moore : un concept (trop) global ? », *Contretemps*, 4 octobre 2024, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/ecologie-monde-moore.pdf>.

¹¹ J.W. Moore, p. 53.

¹² J.W. Moore, p. 57.

Le refus radical de cette coupure vaut à Moore quelques controverses avec certains de ses collègues écomarxistes, en particulier John Bellamy Foster et Andreas Malm. Le premier considère qu'on peut à la fois voir la société comme étant distincte de la nature et partie intégrante du système terrestre ; cette vision, selon Foster, n'a rien d'un dualisme soi-disant cartésien.

Moore entretient une controverse méthodologique du même ordre avec Malm. Selon celui-ci, deux visions s'opposent. La première, Malm la qualifie d'« hybridiste » car elle vise, dit-il, « à fusionner les deux pôles de la nature et de la société »¹³ prenant le parti d'un « monisme de substance » (la nature et la société partagent la même substance, au sens biologique et physico-chimique) « doublé d'un monisme de propriété » (aucune propriété ne distingue l'une de l'autre)¹⁴ ; cette vision est celle de Moore et de Bruno Latour¹⁵. La seconde « consiste à dire que, bien que la société soit faite de la même substance que la nature, elle a des propriétés hautement distinctives – ce que la philosophie de l'esprit nomme un *dualisme de propriété* substantiellement moniste »¹⁶. Et Malm conclut : « Les relations de production sont aussi matérielles que sociales, mais non naturelles. Le cycle carbonique est matériel et naturel, mais non social. [...] C'est précisément parce qu'ils forment les parties continues d'un monde matériel qui les englobe tous deux que le social et le naturel s'entremêlent, mais ce n'est qu'en conservant leur différence analytique que nous pouvons distinguer ces aspects du monde que les humains ont construits de ceux que des forces et des puissances causales indépendantes d'eux ont générés, et examiner comment les uns et les autres ont pu, à des niveaux toujours plus complexes, se nouer »¹⁷.

L'historien Armel Campagne ajoute : « s'il y a bien une matérialité commune aux processus climatiques et aux sociétés humaines, rendant possible l'existence même du dérèglement climatique du fait des émissions d'origine humaine de gaz à effet de serre, il n'y a pas moins une autonomie des processus climatiques vis-à-vis des sociétés humaines (et vice-versa), d'où l'impossibilité d'un contrôle humain du climat. »¹⁸

Ceci vient comme en écho aux propos critiques de l'universitaire mexicain Bryan Jacob Bonilla Avendano concernant la thèse décoloniale de Ramon Grosfoguel, l'un des principaux fondateurs de celle-ci : « Mais alors (question à laquelle ne répond pas l'auteur), si le mot "nature" n'existe pas dans d'autres cosmogonies, comment les subjectivités sont-elles définies dans ces "autres cultures" ? Si le cœur du problème tient au fait que l'anthropocentrisme a créé un sujet qui s'oppose à la nature pour faire celle-ci un moyen conforme à certaines fins, cela n'implique pas pour autant que toutes les subjectivités occidentales aient une forme identique. Cela n'implique pas non plus que l'absence du mot "nature" dans ces autres cosmogonies (il faudrait savoir lesquelles) y soit synonyme d'une absence de différenciation entre les humains et la nature. [...] Si l'on tient pour vrai qu'il n'y a pas de sujet et que tout

¹³ Andreas Malm, « Nature et société : un ancien dualisme pour une situation nouvelle », *Actuel Marx*, PUF, « Marxismes écologiques », n° 61, premier semestre 2017, p. 47-63, ici p. 50.

¹⁴ *Ibid.*, p. 51.

¹⁵ Selon B. Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991. Il n'y aurait que des « hybrides » de nature et de société.

¹⁶ A. Malm, « Nature et société : un ancien dualisme pour une situation nouvelle », *op. cit.*, p. 52.

¹⁷ *Ibid.*, p. 54 et 57.

¹⁸ A. Campagne, « Le choc des éco-marxismes face au dérèglement climatique », *Terrestres*, 1^{er} juin 2020, <https://www.terrestres.org/2020/06/01/le-choc-des-eco-marxismes-face-au-dereglement-climatique>. Voir aussi du même auteur *Le capitalocène, Aux origines historique du dérèglement climatique*, Quimperlé, Éd. Divergences, 2017, file:///Users/admin/Desktop/Le_Capitalocene_Aux_racines_historiques.pdf.

est nature, alors nous faisons face à une contradiction niant la condition humaine en tant que telle. »¹⁹.

On le redira, le différend théorique est également stratégique.

Enfin, le philosophe Frédéric Monferrand récuse lui aussi « l'ontologie dualiste que Bruno Latour ou Philippe Descola attribuent aux modernes pour la relativiser »²⁰. Il insiste sur le fait « que le jeune Marx ait été le premier à combiner des arguments naturalistes et historicistes de ce type, qu'il ait en d'autres termes, formulé ce que j'appellerai avec d'autres un *naturalisme historique* et qu'il l'ait fait dans une perspective résolument critique »²¹.

2. La catégorie de valeur s'applique-t-elle à la nature ?

Marx écrit dans *Le Capital* :

« La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur. »²² Il reviendra longuement sur ce point dans sa *Critique du programme de Gotha*²³.

Jusqu'ici, on peut se dire : qu'ont donc inventé les écologistes d'aujourd'hui ? À première vue, rien. C'est la suite qui va dresser la plupart d'entre eux contre Marx et de provoquer la zizanie entre les marxistes eux-mêmes.

« La terre peut exercer l'action d'un agent de la production dans la fabrication d'une valeur d'usage, d'un produit matériel, disons du blé. Mais elle n'a rien à voir avec la production de la valeur du blé. »²⁴

À l'encontre de cette irréductibilité entre valeur d'usage et valeur, et par analogie avec le travail abstrait chez Marx, Moore forge le concept de « nature abstraite » : « L'Humanité et la Nature [sont des] abstractions réelles – en tant qu'abstractions dotées d'une force opératoire dans la reproduction du monde tel que nous le connaissons. »²⁵

Si l'on comprend que, dans l'échange marchand, il est fait abstraction des caractéristiques concrètes des travaux qui ont élaboré les marchandises, et donc que le travail est rendu abstrait sur le marché, peut-on en dire autant « des quantités de matières et d'énergie qui sont pourtant le résultat de processus naturels, hautement spécialisés, différents, multiples

¹⁹ B. J. B. Avendano, « Critiques de la colonialité, L'eurocentrisme et l'épistémologie de Ramon Grosfoguel », in Collectif, *Critique de la raison décoloniale, Sur une contre-révolution intellectuelle*, Avant-propos de Michaël Faujour, Paris, L'Échappée, 2024, p. 128-129.

²⁰ F. Monferrand, *La nature du capital, Politique et ontologie chez le jeune Marx*, Paris, Éd. Amsterdam, 2024, p. 21.

²¹ *Ibid.*, p. 22.

²² K. Marx, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 998-999.

F. Engels n'était pas en reste, dans *Dialectique de la nature*, 1883, https://www.marxists.org/francais/engels/works/1883/00/engels_dialectique_nature.pdf, p. 141 : « Bref, l'animal utilise seulement la nature extérieure et provoque en elle des modifications par sa seule présence ; par les changements qu'il y apporte, l'homme l'amène à servir à ses fins, il la domine. Et c'est en cela que consiste la dernière différence essentielle entre l'homme et le reste des animaux, et cette différence, c'est encore une fois au travail que l'homme la doit. Cependant ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. [...] Et ainsi les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement. »

²³ K. Marx, *Critique du programme du Parti ouvrier allemand*, 1875, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome I, 1965, p. 1407 et suiv.

²⁴ K. Marx, *Le Capital*, Livre III, 1894, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome II, 1968, p. 1430.

²⁵ J.W. Moore, p. 51.

et évolutifs »²⁶ ? Ce que le capital incorpore dans ses processus productifs, ce sont les biens eux-mêmes avec prise en compte du coût de leur mise à disposition, de leur « production » qui les transforme en marchandises. Bref, le capital compte ce qu'il transforme en capital. C'est même la seule chose qu'il peut « consigner », et on peut lui faire confiance pour qu'il consigne vraiment ce que cela lui coûte. Les affirmations de Moore selon lesquelles « la Nature contient tout ce que la bourgeoisie *ne veut pas payer* (je souligne JMH) ou que « la Nature est alors devenue tout ce que la bourgeoisie *refusait de payer* »²⁷ (je souligne JMH) sont un contresens, voire un non-sens. Le capital pourrait-il payer le soleil, ou payer l'utilisation du soleil et à qui ?

On en arrive au fin mot de l'histoire : Moore assimile valeur et richesse, c'est-à-dire valeur et valeur d'usage. Il fait comme si Marx et même l'économie politique de Ricardo n'avaient pas radicalement et définitivement établi leur distinction.

Dans le fond, si Moore a raison de rappeler que la nature est source de valeurs d'usage, et même si le capital s'approprie la nature, il a tort d'en conclure qu'elle est la source de la valeur, ce qui, on vient de le voir, est aux antipodes de la pensée de Marx. Il s'ensuit un flou majeur sur le concept utilisé par Moore de « surplus écologique » qui n'est jamais défini. Tantôt il semble désigner le surplus social (la plus-value) produit par la force de travail prolétaire après qu'est appropriée la nature, tantôt il semble désigner le résultat conjoint de cette appropriation et de l'exploitation de la force de travail, tantôt il pourrait représenter la valeur de la nature appropriée par le capital ou bien la valeur créée imputable à la nature. Aucun de ces sens n'est satisfaisant. Pire, les deux derniers pourraient être rapprochés de la notion de valeur économique intrinsèque ou de celle de valeur créée par la nature des économistes néoclassiques de l'environnement, reprises en chœur par toutes les institutions internationales²⁸.

La thèse de la production de valeur économique par la nature possède déjà sa formalisation néoclassique avec la célèbre fonction de production Cobb-Douglas, dans laquelle est introduit, à côté des facteurs travail et capital, un troisième facteur : l'énergie ou de manière générale l'environnement. La décomposition du taux de croissance de la production fait alors apparaître une prétendue contribution à celle-ci de l'environnement. Comme de nombreux critiques l'ont montré, cette fonction de production est infondée pour des raisons qu'avait déjà expliquées Joan Robinson.

Au sein de l'économie écologique, l'argumentation souvent invoquée utilise une fable dans laquelle on produit en utilisant un facteur naturel (l'eau par exemple), puis en le supprimant (notamment De Perthuis et Jouvét²⁹ ; Kallis³⁰). La différence entre les deux productions (la seconde étant considérablement réduite) est considérée comme l'apport de valeur de ce facteur. Ce raisonnement est erroné parce qu'il confond la création de valeur et la

²⁶ Paul Guilibert, Préface, *op. cit.*, p. 20-21.

²⁷ J.W. Moore, respectivement p. 187 et 198.

²⁸ Voir par exemple le rapport de l'ONU-Unesco sur « La valeur de l'eau », « Rapport mondial des Nations unies sur la mise en valeur des ressources en eau 2021 : la valeur de l'eau », mars 2021, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000375725>. Voir la critique dans Jean-Marie Harribey, « Le discours sur la valeur de l'eau ne vaut pas grand-chose », 7 avril 2022, <http://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/valeur-eau.pdf> ; *La richesse, la valeur et l'inestimable, Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2013, <http://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/ouvrages/livre-riche-entier.pdf> ; et *En quête de valeur(s)*, Paris, Éd. du Croquant, 2024.

²⁹ Christian de Perthuis et Pierre-André Jouvét, *Le Capital vert, Une nouvelle perspective de croissance*, Paris, Odile Jacob, 2013, recension de Jean-Marie Harribey dans <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2014/01/22/le-capital-naturel-ou-capital-vert-un-objet-fictif-mal-identifie>.

³⁰ Giorgos Kallis & Erik Swyngedouw, « Do Bees Produce Value? A Conversation Between an Ecological Economist and a Marxist Geographer », *Capitalisme Nature Socialism*, 2017, <http://dx.doi.org/10.1080/10455752.2017.1315830>.

notion utilisée par les écologues (pas les écologistes) de *facteur limitant*. S'il existe un facteur limitant de la production, donc empêchant celle-ci, elle sera nulle, et cela ne signifiera pas que la valeur que l'on produirait en présence de ce facteur lui est attribuable à 100 %.

La réponse de certains économistes écologiques à l'argumentation marxiste est que la valeur est obligatoirement d'ordre monétaire et que la mesure monétaire « ne peut s'appliquer aux ressources biophysiques telles que le temps de travail ou l'énergie, qui sont mesurés en heures ou en joules »³¹. Or, précisément, c'est la « critique de l'économie politique » qui établit d'une part l'irréductibilité entre valeur monétaire et valeur d'usage et d'autre part l'incommensurabilité entre le *résultat* du travail et les fruits de la nature. Et ni irréductibilité ni incommensurabilité ne peuvent être interprétées comme une négation du rôle de l'environnement naturel à la production de valeurs d'usages. Une autre critique de la valeur-travail est avancée alors : la recherche de l'origine de la valeur devrait être remplacée par celle des processus d'évaluation, c'est-à-dire du rôle joué par l'appropriation permise par les institutions capitalistes³². Cependant, cela ne revient-il pas à confondre l'acte productif et le cadre socio-institutionnel dans lequel il est accompli, ainsi que l'écrivait Keynes³³ ?

Avec Moore, on peut soutenir que l'activité économique s'insère obligatoirement dans des rapports sociaux et dans la biosphère ; on ne peut donc se passer de la nature pour produire collectivement des valeurs d'usage et on ne peut lui substituer indéfiniment des artéfacts. Mais le circuit de la richesse en termes de valeurs d'usage permettant de satisfaire les besoins humains relie le travail et la nature, tandis que le circuit de la valeur relie les humains entre eux et entre eux seulement³⁴.

Contrairement aux affirmations récurrentes de Moore, la valeur d'usage des choses naturelles utilisées (appropriées) par le capital est la base naturelle de la valeur mais pas sa cause. Ce point est véritablement décisif : autant Moore a raison d'insister sur l'importance de cette appropriation des éléments naturels indispensables à l'accumulation, autant il a tort d'en faire le déterminant de la valeur. Et ce n'est pas le va-et-vient permanent entre l'appropriation des quatre marchandises bon marché – la nourriture, le travail, l'énergie et les matières premières – et l'appropriation du travail des salariés, des femmes et de la nature ou encore « des femmes, de la nature et des colonies »³⁵ qui permet d'éclairer l'analyse, condensée dans « le travail/l'énergie de la nature ».

À le lire, on ne saura jamais si l'exploitation capitaliste du travail humain reste le « seul producteur de survaleur »³⁶ ou bien si cette dernière vient en partie du « travail non humain », et si « l'essence historique de la hausse de la productivité du travail – comprise en termes de survaleur – réside dans l'utilisation du travail non payé de la Nature »³⁷ doit être entendu comme la nature produit la survaleur.

³¹ Alf Hornborg, « Why ecological economics should not adopt Marxian value theory », *Ecological Economics*, Vol 193, March 2022.

³² Inge Ropke, « From value to valuation and appropriation. A comment on Pirgmaier's paper "The value of value theory for Ecological Economics" », *Ecological Economics*, Vol. 187, september 2021, <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0921800921001609>.

³³ Dans sa *Théorie générale de l'emploi de l'intérêt et de la monnaie*, Paris, Payot, 1969, p. 223, J.M. Keynes, pourtant adversaire déclaré de Marx, fait du travail le seul facteur de production, les autres « facteurs » en étant les conditions.

³⁴ Nous reprenons cette dernière phrase de notre *La richesse, la valeur et l'inestimable*, *op. cit.*, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/ouvrages/livre.richesse.entier.pdf>, p. 273.

³⁵ J.W. Moore, « La nature dans les limites du capital (et vice versa) », *op. cit.*, p. 37.

³⁶ C'est ce que pense P. Guillibert dans sa préface (p. 23), mais rien dans l'ouvrage de Moore ne l'accrédite fermement.

³⁷ J.W. Moore, p. 175.

3. De la valeur au travail

La socio-économie marxiste associe le travail et la valeur économique dès lors que l'échange marchand valide le processus de production, tandis que la théorie néoclassique a rompu cette liaison en ne reconnaissant que le prix résultant des préférences individuelles. L'économie écologique, bien représentée au sein de la revue *Ecological Economics*, prétend avoir une troisième vision, rejetant les deux précédentes, pour adopter soit une conception de la valeur-énergie, soit sur une conception de la valeur naturelle appropriée, qui est aussi celle de Jason W. Moore. Cette dernière perspective s'appuie sur l'idée que les animaux travaillent (abeilles, animaux de trait...) ainsi que les éléments naturels (l'eau travaille, le pétrole travaille...) ³⁸.

La thèse sur le travail des animaux est très fréquente tant au sein de l'économie écologique que dans une partie du courant marxisant. Prenons deux essaims d'abeilles : l'un dans un rucher travaillé par un apiculteur, l'autre un essaim sauvage dans une forêt. Supposons que les deux essaims soient voisins et que toutes les abeilles butinent les mêmes fleurs, et que donc elles font à peu près le même miel. Quelle est la valeur du miel « sauvage » ? Nulle. Et pourtant il aurait la même *valeur d'usage* potentielle, sans avoir pour autant une quelconque valeur économique.

Tel est l'enseignement de Marx. Mais ce n'est parce qu'il l'a dit et répété que cela constitue une preuve. Or quelle est l'alternative ? La catégorie de travail et celle de valeur seraient-elles des catégories naturelles ? Épistémologiquement, il est préférable de penser que ces catégories sont anthropologico-socio-historiques. La croyance en des lois économiques naturelles chère aux classiques et néoclassiques trouve son alter ego dans l'économie écologique. Et Ali Douai et Gabriel Plumecocq ³⁹ terminaient leur *Repères* en écrivant que l'économie écologique n'a pas de théorie de la valeur. Il est curieux que l'idée de lois quasi naturelles puisse, dans certains cas, se glisser chez des auteurs patentés marxistes.

De la prétendue valeur créée par la nature ou d'une valeur économique intrinsèque de celle-ci ⁴⁰ à la notion de capital naturel ou à celle de valeur des services écosystémiques, il n'y a qu'un pas franchi allègrement par toutes les instances internationales, à l'instar de l'ONU-Unesco sur la valeur de l'eau ⁴¹, ou de l'OCDE sur les écosystèmes, après l'étude pionnière de Costanza ⁴².

³⁸ Voir aussi Paul Guillibert, *Exploiter les vivants, Une écologie politique du travail*, Éd. Amsterdam, 2023. Voir ma recension J.-M. Harribey, « Sur le livre *Exploiter les vivants* de Paul Guillibert, *Les Possibles*, n° 38, 15 décembre 2023, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/soutenabilite/exploiter-les-vivants.pdf>.

³⁹ A. Douai et G. Plumecocq, *L'économie écologique*, Paris, La Découverte, Repères, 2017, recension de Jean-Marie Harribey dans <http://www.contretemps.eu/economie-ecologique>.

⁴⁰ John Dewey avait montré que la notion de valeur intrinsèque de l'éducation était une contradiction dans les termes : « Il y a une ambiguïté dans l'usage des adjectifs "inhérent", "intrinsèque" et "immédiat", qui alimente une conclusion erronée. [...] L'erreur consiste à penser que ce qu'on qualifie ainsi est extérieur à toute relation et peut être, par conséquent, tenu pour absolu. [...] L'idée que ne pourrait être qualifié d'inhérent que ce qui est dénué de toute relation avec tout le reste n'est pas seulement absurde : elle est contredite par la théorie même qui relie la valeur des objets pris comme fins au désir et à l'intérêt. Cette théorie conçoit en effet expressément la valeur de l'objet-fin comme relationnelle, de sorte que, si ce qui est inhérent c'est ce qui est non relationnel, il n'existe, si l'on suit ce raisonnement, strictement aucune valeur intrinsèque. [...] À strictement parler, l'expression "valeur intrinsèque" comporte une contradiction dans les termes. » *La formation des valeurs (Théorie de la valuation)*, 1981, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2011 p. 108-110.

⁴¹ ONU, « Rapport mondial des Nations unies sur la mise en valeur des ressources en eau 2021 : la valeur de l'eau », mars 2021, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000375725>. Critique dans J.-M. Harribey, « Le discours sur la valeur de l'eau ne vaut pas grand-chose », 7 avril 2022, <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/valeur-eau.pdf>.

⁴² Robert Costanza (et al.), « The Value of the World's Ecosystem Services and Natural Capital », *Nature*, vol. 387, n° 6630, 15 mai 1997, p. 253-260,

La controverse sur le travail et la valeur, catégories spécifiques aux humains et aux rapports sociaux ou non, est en partie liée à l'autre controverse sur la relation société/nature : ainsi, la récusation de toute coupure entre la société et la nature est le pendant de l'élargissement de ces catégories de travail et valeur aux non-humains et à la nature, tandis que la spécificité socio-anthropologique de ces catégories renvoie plutôt à une capacité relativement autonome des humains dans un cadre environnemental donné. La stratégie rejoint la théorie parce que penser un sujet humain politique capable de faire son histoire suppose cette relative autonomie.

En conclusion de son ouvrage déjà cité, le philosophe F. Monferrand explique que : « Critiquer le fétichisme, c'est moins corriger une erreur ou même dissoudre une illusion que lutter contre un oubli : l'oubli du fait que les marchandises n'apparaissent pas par magie sur l'étal des magasins et que derrière tout ce que l'on achète, tout ce que l'on utilise et tout ce que l'on consomme, il y a une dépense contrainte des forces naturelles, une nature humaine et plus qu'humaine mise au travail par le capital. D'où le caractère mystificateur de l'opposition dualiste entre nature et société, comme des tentatives de dépassement constructiviste de cette opposition. En présentant la nature comme une projection imaginaire ou un simple fiction, ces tentatives ne font que redoubler et, partant, renforcer la forme "phantasmagorique" sous la laquelle nous apparaît spontanément la société : comme une réalité hors sol et autoengendrée. »⁴³

Enfin, à ceux qui pensent qu'il faut « se débarrasser de la valeur », on peut répondre qu'il s'agit d'un propos normatif et non positif pour comprendre l'existant et agir sur lui. On peut même adopter l'hypothèse que les catégories de valeur, de monnaie et de marché ne disparaîtront pas dans une société communiste, dès lors que subsistera une certaine division du travail, qu'il faudra compter les coûts inévitables et que économiser les ressources restera un impératif⁴⁴.

La théorie de la valeur n'est donc sans doute pas suffisante pour embrasser toute la compréhension du capitalisme et de son évolution, mais elle en est une condition nécessaire *sine qua non*.

https://www.researchgate.net/publication/40197297_The_value_of_the_world%27s_ecosystem_services_and_natural_capital_Nature.

Robert Costanza & al., « Changes in the global value of ecosystem services », *Global Environmental Change*, vol. 26, 2014, pp. 152-158, <http://dx.doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2014.04.002>.

⁴³ F. Monferrand, *La nature du capital*, *op. cit.*, p. 289.

⁴⁴ K. Marx écrit dans *Le Capital*, Livre III : « Après l'abolition du mode de production capitaliste, le caractère social de la production étant maintenu, la détermination de la valeur prévaudra en ce sens qu'il sera plus essentiel que jamais de régler le temps de travail et la répartition du travail social entre les divers groupes de production et, enfin, de tenir la comptabilité de tout cela. », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1968, tome II, p. 1457.